

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 99 (1996)

Artikel: La ville
Autor: Chatelain, Sylviane
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684674>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La ville

par Sylviane Chatelain

Elle s'était réveillée trop tôt et elle n'avait pas pu se rendormir.

Elle s'était levée. Elle avait mis la table, préparé le café.

Ensuite elle s'est assise pour les attendre. La maison était encore silencieuse. Les rues de la ville aussi.

C'était la première fois qu'elle se trouvait seule à la cuisine, sans rien faire. Les murs, les portes des buffets n'avaient plus été repeints depuis longtemps. Ils n'avaient plus de couleurs. Et la nappe de toile cirée, sur laquelle luisaient faiblement, dans la pénombre, les bols et les assiettes, était délavée, elle aussi, ses motifs presque entièrement effacés.

Autour d'elle, les objets paraissaient se détacher plus brutalement qu'à l'ordinaire, leurs contours alourdis, figés dans le silence : les casseroles alignées sur une planche au-dessus de la cuisinière, le balai appuyé dans l'angle de la pièce, le torchon enroulé autour du robinet et, sous l'évier, le rideau que sa mère avait accroché devant la poubelle, mais qui ne la cachait qu'en partie.

Ses parents, ses frères et ses sœurs dormaient. Tout était étrangement gris autour d'elle, usé : les murs, le rideau effrangé, les dessins sur la nappe et même la façade encadrée par la fenêtre, au-dessus de l'évier, à part quelques traînées de rouille.

Et l'ombre de sa mère ne cessait de tourner autour d'elle, la ronde étroite de ses mains, du buffet à la table, de la table à l'évier.

Elle s'était peut-être assoupie. Sa mère était là, debout dans l'encadrement de la porte, et elle ne l'avait pas entendue venir.

Elle s'était arrêtée quand elle avait aperçu sa fille et maintenant, raidie sur le seuil, elle n'avancait plus. Elle a vu qu'elle aussi était toute grise, ses cheveux bien sûr, ses cheveux coupés courts comme ceux de toutes les ouvrières, mais son visage aussi et ses doigts crispés sur le chambranle, ses vêtements décolorés par les lessives. Seuls ses yeux brillaient, et les traces de ses larmes sur ses joues.

Elles ont entendu des pas dans le couloir. Elle s'est approchée rapidement de sa fille, elle a passé la main dans ses cheveux.

Son père s'est assis à la table. Les gestes de sa mère étaient maladroits, trop brusques. Un peu de café a éclaboussé la nappe. Il s'est mis à boire et à manger sans les regarder. Et sa mère aussi buvait son café,

les deux mains autour de son bol, le regard perdu et les yeux de nouveau ternes maintenant que ses larmes avaient séché.

C'était l'heure de partir. Ils ont descendu, l'un derrière l'autre, l'escalier mal éclairé. Son père portait son sac. Elle les a suivis jusqu'au coin de la rue, mais leur bus arrivait déjà. Ils ont dû partir presque aussitôt.

Sa mère l'a embrassée. Son père lui a tendu son sac en détournant la tête.

Le bus a ralenti au carrefour. Il a eu l'air d'hésiter un instant avant de s'enfuir, de s'effacer au tournant.

Elle est revenue lentement sur ses pas. Les rues étaient vides, les ouvriers tous partis à l'usine et les enfants encore endormis. Depuis que ses sœurs aînées avaient quitté la maison, c'est elle qui s'occupait des petits le matin. Elle versait le café, coupait le pain. Ils mangeaient vite, déjà habillés, prêts à partir. Ensuite ils se succédaient devant l'évier, passaient leurs mains et leur visage à l'eau froide.

Les enfants rassemblés sur le trottoir avaient tous les joues humides et les cheveux collés sur le front. Ils attendaient l'arrivée du bus serrés les uns contre les autres, comme s'ils avaient eu peur ou froid, même en été.

Après leur départ, la ville était déserte jusqu'au soir.

Elle marchait dans un étroit passage qui s'enfonçait dans la vieille ville. Il débouchait sur une petite place pavée, arrondie, légèrement en pente et entourée d'un muret de pierres.

Plus personne n'habitait ici. Les portes avaient été condamnées, des barres de bois clouées sur les volets. Seuls les enfants venaient y jouer quelquefois, vite dispersés par un bruit de pas, ceux d'une patrouille ou ceux, mal assurés, d'un rôdeur.

Elle avait vu un jour une voiture s'arrêter à la hauteur d'un de ces vagabonds étendu sur le muret de pierres, des hommes en sortir, le soulever par les pieds et les bras, l'emporter, la tête pendante, et le jeter sur le siège sans qu'il ait esquissé un geste.

La voiture s'était éloignée rapidement. La place, après leur départ, avait paru se resserrer, s'immobiliser, étouffée entre ses façades closes.

Elle avait remarqué une bouteille couchée au pied du mur. Attirée par la lueur rougeâtre du vin sur les pavés, elle s'était approchée pour l'examiner. Le goût en était à la fois âcre et parfumé, il avait laissé sur ses lèvres une brûlure un peu amère.

En rebouchant la bouteille elle avait vu le dos d'un livre caché dans le mur, à la place d'une pierre descellée. Elle l'avait pris, caché sous son manteau et elle s'était enfuie.

C'était là qu'elle se trouvait maintenant. Elle a déposé son sac. Il n'était pas très lourd, mais, à cause de ses anses trop longues, il la gênait dans ses mouvements.

Un chat était couché à la place du vagabond.

Ramassé, la queue hérissée, il l'observait de biais. Mais quand elle s'est avancée, en quelques bonds feutrés, il a traversé la place, s'est évanoui dans l'ombre de la rue.

Elle s'est assise sur le mur. Elle était fatiguée, engourdie dans le silence de la place, hostile depuis que le chat l'avait quittée. Elle aurait voulu s'étendre sur le mur comme le vagabond et attendre que le chat revienne, sentir sa fourrure sous ses doigts. Ou tirer le livre de sa cachette dans le fond du sac, sous la pile de ses vêtements, en tourner lentement les pages, s'arrêter à l'un de ces mots dont elle connaissait l'emplacement par cœur, qu'elle pouvait retrouver au premier coup d'œil, un de ces mots brûlants comme le vin sur ses lèvres ou la flamme vers laquelle on tend les bras pour se réchauffer.

Elle fermait les yeux et, autour de chacun d'eux, venaient se rassembler d'autres mots, cruels ou apaisants, des mots qui en appelaient d'autres, en délivraient d'autres, cris ou murmures assoiffés, d'autres refus, d'autres désirs, et la voix inconnue semblait répéter sans se lasser le même avertissement, la même promesse sourde, une voix venue d'ailleurs, des profondeurs d'une ancienne mémoire emmurée, mais encore vivante, et tout à coup si proche.

Alors elle était protégée par un cercle de flammes qui jetaient autour d'elle de mouvants éclats de lumière, le cœur caressé par leurs reflets comme par des mains qui l'auraient dénoué, dilaté, soulevé et dispersé loin au-dessus de la ville, du poids de ses murs.

Le chat ne revenait pas. Elle a brusquement eu peur d'arriver en retard.

Elle se hâtait. Le sac battait ses jambes. Elle a laissé la vieille ville derrière elle, a traversé le pont. Elle a pénétré sur la grande place.

Les enfants attendaient sur le trottoir avec leurs bagages.

Elle est allée les rejoindre. La porte du bureau était encore fermée.

D'autres enfants approchaient, venaient grossir le groupe silencieux qui ne ressemblait déjà plus aux attroupements d'écoliers à l'arrêt du bus.

Une fille a rangé son sac à côté du sien. Elle a vu d'abord ses cheveux longs et bouclés, attachés sur la nuque par un ruban de velours rouge. Ensuite son visage. Elle était pâle. Tous l'observaient avec curiosité, à cause du ruban ou parce qu'elle avait pleuré.

La porte s'était ouverte. Les enfants entraient en laissant leur bagage sur le trottoir. La fille au ruban avait d'abord emporté le sien, puis elle s'était décidée à l'abandonner.

A l'intérieur, au fond d'un couloir, une femme faisait l'appel. Une porte donnait de chaque côté, une pour les garçons, l'autre pour les filles.

Pendant qu'elles se déshabillaient dans un coin, le médecin et les deux infirmières les surveillaient en bavardant. Ensuite les filles, nues,

ont attendu leur tour avec indifférence. Cette visite ressemblait à celles qui avaient lieu, deux fois par année, à l'école. Mais la petite tremblait de froid.

Une infirmière appelait chaque fille par son nom, contrôlait sa taille et son poids que l'autre notait sur une feuille.

Le médecin attendait, appuyé à son bureau. Les filles défilaient devant lui, la feuille qui les concernait à la main. Il lisait avant de les ausculter rapidement de face et de dos.

Elle était déjà prête quand ils l'ont appelée : Lisa, son prénom l'a surprise. Personne n'appelait son enfant comme ça à l'intérieur de la ville.

Elle était penchée en avant. Le médecin examinait son dos, tapotait sa colonne vertébrale.

Elle lui faisait face maintenant, immobile. Elle était très frêle, les épaules étroites. Elle n'avait presque pas de poitrine. Elle avait croisé ses mains devant son ventre. Il lui a demandé d'écarter les bras, de se tenir droite. Il a posé ses mains sur ses épaules, sur ses hanches. Il l'interrogeait et elle répondait à voix très basse, mais tous s'étaient tus pour l'entendre. Oui, son père était mort, sa mère malade. Elle n'avait ni frères ni sœurs.

Une des infirmières avait dénoué son ruban de velours, l'avait déposé sur le bureau. Quand le médecin l'a congédiée, elle a tendu la main pour le reprendre. La femme lui a dit que c'était inutile, qu'elle n'en aurait plus besoin.

Et maintenant qu'elle se rhabillait en hâte, maladroitement, ses boucles blondes balayaient son visage. Elles étaient douces et soyeuses comme ce prénom, Lisa, qu'elle entendait pour la première fois.

Dans la foule des enfants qui se pressaient pour sortir, elle a pris soin de ne pas s'écarter, lente pour que Lisa puisse la suivre.

Un car les attendait devant la porte. Les sacs avaient disparu. Lisa s'est affolée un instant, mais elle les lui a montrés, entassés sur le toit, dans le porte-bagages.

Elles avaient pu s'asseoir l'une à côté de l'autre. Le car s'est éloigné du centre, s'est dirigé vers les faubourgs, là où se dressaient les usines comme une muraille autour de la ville. Au-delà s'allongeaient, dans des terrains vagues, les entrepôts et les gares.

Seuls les trains quittaient la ville. Ils s'ébranlaient lourdement, après quelques sursauts disparaissaient entre les bâtiments, réapparaissaient plus loin, dans la plaine à travers laquelle ils glissaient sans heurts.

Le car s'arrêtait à la porte d'une usine. Quelqu'un les attendait, une liste à la main. Ceux qui avaient été appelés se levaient, s'en allaient, leur bagage, qu'on avait descendu du toit, à bout de bras.

Lisa ne bougeait plus. Elle attendait, muette, le visage fermé, que le car reprenne sa route. Elle avait tiré de sa poche une photographie qu'elle lui avait tendue. Elle était fripée et tachée, mais les couleurs en étaient

encore belles. Elle l'avait regardée longtemps, assise de coin pour la cacher aux autres. Un homme et une femme sur le perron d'une maison. On les voyait d'assez loin, le bras de l'homme sur les épaules de la femme qui tenait la main d'une petite fille. La façade de la maison était très claire, peut-être rose. L'homme était mort, ruiné sans doute, puisque sa famille avait été refoulée vers la ville. La femme avait les ongles et les lèvres rouges. Elle portait une veste serrée à la taille qui s'évasait sur les hanches, une jupe coupée aux genoux. Où était-elle maintenant ? A l'hôpital, puisqu'elle était malade, ou à l'usine, comme sa mère, le corps invisible sous l'étoffe grise des ouvrières. L'homme aussi portait des vêtements de couleur, pull et pantalon bleu. Et devant lui, légère, gonflée par le vent, s'épanouissait la robe blanche de Lisa.

Elle aurait voulu voir les détails des visages, mais les personnages étaient trop petits, un groupe serré sur le perron d'une maison abritée dans le vert éclatant des arbres et des prés. Et ce vert surtout l'attirait, traversé de reflets, de frémissements doux et profonds comme une fourrure caressée par le soleil et le vent.

Le car s'est arrêté. Lisa a caché la photographie dans la poche de son manteau.

Elle a regardé autour d'elle. Comme à l'aube, dans la cuisine, elle a cherché une faille dans le gris des murs et du ciel. Elle n'a trouvé que le bleu des yeux de Lisa qui lui souriaient.

Elles avaient été appelées ensemble et maintenant, la grille refermée dans leur dos, elles se hâtaient avec les autres, avançaient entre plusieurs rangées de bâtiments allongés. Au fond se dressait la façade plus haute de l'usine.

L'ouvrière qui les guidait avait ouvert la porte d'une des étroites baraques qui bordaient la route. Elles avaient vu les lits alignés contre le mur, à l'entrée une série d'armoires métalliques.

Les filles avaient vidé leur sac, entassé leurs vêtements dans l'armoire. Lisa avait eu de la peine, elle en avait emporté beaucoup trop.

Elle avait caché son livre sous ses habits au fond de l'armoire.

Elles ont empilé leurs sacs vides qu'elles n'utiliseraient plus avant le jour où, mariée, elles partiraient vivre dans un des appartements de la ville, à l'extérieur de l'usine.

La femme les attendait, debout à côté de la porte et, de nouveau, elles l'ont suivie.

Lisa marchait à côté d'elle. Ses cheveux dénoués couvraient son épaule, cachaient sa joue. Elle ne les écartait pas, avançait tête baissée, sans rien voir de ce qui se passait autour d'elle.

Les cheveux des ouvrières devaient être coupés très courts. Ils étaient plus vite séchés après la douche et c'était plus pratique pour travailler.

Voilà les raisons qu'on leur donnait, mais aussi, avait dit sa mère, pour qu'elles soient toutes semblables, plus obéissantes.

Elle était assise à la table de la cuisine, les mains croisées sur la nappe de toile cirée. Elle parlait du jour où elle avait commencé et sa voix avait changé, plus lente, un peu étouffée. Comme toutes les autres, elle était triste d'avoir dû quitter sa famille ou plutôt – elle hésitait, cherchait ses mots en regardant ses doigts noués sur la nappe – elle était lourde de fatigue et de colère, elle ne voulait plus avancer ni obéir, elle ne voulait plus respirer.

On leur avait coupé les cheveux et, l'une après l'autre, elles s'étaient avancées et assises, elles s'étaient laissé faire, et elle aussi. Et il n'y avait plus eu autour d'elle que ces visages identiques, la bouche et les yeux trop grands, nus et sans importance. Elle avait compris que sa colère et sa fatigue aussi étaient sans importance. Elle avait fait son travail, tout ce qu'on lui ordonnait de faire, sans réfléchir. Elle s'était mariée, elle avait même eu des enfants.

Elle s'était levée brusquement. Elle s'était mise à préparer le repas, de nouveau silencieuse, perdue dans l'enchaînement de ses gestes.

Ses propres cheveux ne l'inquiétaient pas. Elle n'avait jamais eu le temps de s'en occuper. Et, peut-être en prévision de ce jour, sa mère les avait toujours coupés très courts.

Mais ceux de Lisa s'arrondissaient autour de son visage comme les feuillages de la photographie autour de la maison.

Ils se balançaient légèrement, flottaient devant les murs gris de l'usine, derniers signes d'un autre monde, à peine effleuré, dont elle allait perdre le désir, le regret et même le souvenir. Et avec eux s'évanouiraient le visage de sa mère et cette brûlure enroulée dans sa poitrine depuis ce matin, depuis toujours, âpre comme le vin et ces mots sur les pages de son livre que déjà, pour la première fois, elle ne retrouvait plus.

Lisa était restée encore un instant avec elle, assise à l'une des longues tables du réfectoire. Elle n'avait presque rien mangé, tendue sous les regards des femmes qui examinaient avec curiosité les nouvelles venues.

On les avait conduites dans une pièce où les attendait le coiffeur. Son aide balayait au fur et à mesure les cheveux tombés sur le sol et les rassemblait dans un coin.

Quand son tour est venu, elle s'est aperçue que Lisa n'était plus à ses côtés. Ensuite l'ouvrière qui les accompagnait depuis leur arrivée lui a tendu une blouse grise et lui a fait signe de la suivre.

Elle avait encore vu Lisa debout tout au fond de la pièce, appuyée contre le mur. Elle avait dû partir, elle n'avait plus eu le temps de penser à elle. La surveillante ne l'avait pas quittée et l'avait reprise sans cesse.

Elle avait pourtant été formée à son nouveau travail aux ateliers de l'école, mais, comme toujours, elle s'était montrée distraite et maladroite, et si lente qu'elles étaient arrivées en retard au réfectoire. Elle savait que la surveillante ne l'aimerait pas, qu'elle ne lui laisserait pas une minute de répit.

Elle était maintenant la dernière à regagner le dortoir. Quelques filles, rassemblées dans le couloir, discutaient à voix basse. D'autres dormaient déjà. Elle n'a pas reconnu Lisa tout de suite. Elle était assise sur son lit, voûtée.

La porte de son armoire était restée ouverte. Elle n'était plus aussi encombrée. Elle avait été fouillée, une partie des vêtements emportée. Le manteau bleu aussi avait disparu et la photographie qu'elle avait sûrement laissée dans sa poche.

Elle s'est approchée de son armoire. Elle a vérifié, sous la pile de ses vêtements, mais elle savait déjà qu'elle n'y trouverait plus son livre.

Quand elle est revenue auprès de Lisa, elle a vu qu'elle était penchée sur un miroir de poche. Où l'avait-elle caché pour qu'il ne soit pas découvert ?

Elle s'est glissée derrière elle. Sans les boucles, elle reconnaissait à peine son visage, délicat, à demi effacé, une ombre dans les profondeurs lisses du miroir.

Et ses yeux avaient perdu leur couleur, ils étaient gris comme la blouse qu'elle n'avait pas encore ôtée.

Elle a pensé à sa mère, aux murs de la cuisine, à ceux de la ville, à ce gris jeté sur eux, ce voile de poussière sous lequel ils vivaient à peine, privés de chaleur, de mots, de mémoire.

Une surveillante est entrée. Elle a éteint l'ampoule qui brûlait au plafond et leur a donné l'ordre de se taire et de dormir.

Elle avait eu le temps d'arracher le miroir des mains de Lisa et de le cacher dans sa poche.

Les filles ont obéi lentement, se sont couchées. Lisa était recroquevillée sous sa couverture. La pénombre grignotait peu à peu les visages clairs des filles.

Elle ne voulait pas dormir.

Elle a senti sous ses doigts le miroir de Lisa. Elle l'a déposé sur le sol, l'a brisé d'un coup de talon.

Elle s'est agenouillée sur le plancher. Elle a posé son poignet sur un des éclats dressés et, de l'autre main, elle s'y est appuyée de toutes ses forces, arc-boutée, elle l'a enfoncé profondément.

Le sang s'est mis aussitôt à couler, tiède et abondant.

Elle s'est penchée sur Lisa. Elle avait l'impression qu'elle souriait, mais ses yeux étaient fermés. Elle a dessiné sur le drap, semé autour de son visage, à la place de ses boucles, de larges fleurs écarlates.

Et les mots de son livre, ou peut-être venait-elle d'en inventer d'autres, ressurgissaient, de nouveau l'entouraient, d'abord un lointain murmure et puis, de plus en plus clair, le chant d'une voix paisible et lumineuse.

Elle s'était étendue à côté de Lisa. Elle avait pris ses doigts entre les siens. Elle regardait le sang couler, la tache grandir, autour de leurs mains, en même temps que la nuit.

Sylviane Chatelain (Saint-Imier), romancière et nouvelliste. A obtenu en 1984, le premier prix du Concours littéraire organisé par l'Atelier d'écriture du Soleil à Saignelégier. A publié La part d'ombre, roman, Prix Hermann Ganz 1989 de la Société suisse des écrivains et Prix de la Commission de littérature française du canton de Berne 1989 ; De l'autre côté, nouvelles, Prix Schiller 1991.